

## Introduction

Rennes. Une maison de retraite dans un quartier paisible, par une journée ensoleillée. Dans le hall, l'inévitable comité d'accueil me regarde entrer. Je le salue et un concert de bonjour me répond. J'aperçois l'escalier qui monte à l'étage, et j'y grimpe. Porte 101, 102, je continue, 112, 113. J'ai atteint ma destination. Un peu ému, je frappe. « Oui, entrez ». César Covo est là, chaleureux, il me serre la main. Je me présente, puis nous nous installons et nous discutons. Il me parle de l'Espagne, de la Résistance, et je lui demande son avis sur la situation d'aujourd'hui. Tout au long de la discussion, je suis frappé par son énergie, son dynamisme, et sa grande lucidité. Au final, je sortirais de cette rencontre dans un état presque euphorique. Le voir m'a donné la patate.

Mais avant de lire le compte rendu de cet entretien, une petite biographie : César Covo est né en 1912, à Sofia en Bulgarie dans une famille séfarade de nationalité française. En 1930, il arrive en France avec sa famille. Militant très engagé du PC, il participe aux grèves, aux manifestations des années 30. En 1936, il réunit un groupe qui part combattre en Espagne, et formera avec d'autres de différentes nationalités la première brigade internationale, appelée 11ème. Blessé durant cette guerre, il revient en France, mais est mobilisé en 1939. Après la déroute de l'armée française, il entre dans la résistance, dans la MOI (main d'oeuvre étrangère, mouvement affilié au PC). Après la guerre, il travaille à l'ambassade Bulgare à Paris, ce qui lui permet de constater les graves dérives du Parti, qu'il quittera définitivement début des années 50 pour se marier avec une bretonne et ouvrir une petite imprimerie.

Voici maintenant ce qui s'est dit, rapporté et reclassé par parties.

## I/ La guerre d'Espagne

A l'époque de l'Espagne, le PC voulait garder les gens en France. Nous voulions partir, mais il avait besoin de nous ici, face à l'extrême droite. C'est quand Madrid a été menacée, fin 36, qu'ils nous ont laissés partir. Là, la première brigade internationale a été constituée, mais pour faire moins pompeux on l'a appelée la 11ème.

Il fallait éviter le pire : c'était dangereux, mais le fascisme l'était encore plus. Avec la menace fasciste en Espagne, nous nous sentions entourés : le fascisme était en Allemagne, en Italie, en Espagne, et nous au milieu. Pour le PC, cela allait de soi, il fallait changer les choses, l'ordre. Pour les anarchistes aussi, mais ils étaient moins réalistes. En Espagne par exemple, avant même la victoire, ils voulaient déjà supprimer les lois, l'autorité, l'argent, la possession. Les communistes pensaient plutôt que ce processus prendrait du temps, peut être plusieurs générations, car il fallait d'abord rééduquer les gens.

En Espagne, la gauche a tout rassemblé. C'était ce qu'on voulait, ce qu'on désirait tant, une sorte de rêve enfin réalisé. En Italie Mussolini a profité de la discorde des partis de gauche pour s'imposer, en Allemagne même scénario. Ne l'oublions pas aujourd'hui.

Les gouvernements soi-disant non-interventionnistes, anglais et français, ne se gênaient pas pour nous revendre leur vieux matériel. On est parti au front avec des fusils anglais de la 1ère Guerre Mondiale.

La 11ème brigade a sauvé Madrid fin 1936. Si Madrid était tombée, c'est l'Espagne toute entière qui aurait été vaincue. Contrairement aux civils espagnols, armés de quelques pistolets et sans formation militaire, la 11ème était organisée, formée, plus ou moins équipée, et pouvait opposer une résistance efficace à l'adversaire. Certains de ses membres avaient eu une formation militaire, voire avaient combattu durant 14-18. Pour vous dire, les Espagnols parfois faisaient le coup de feu la journée, et rentraient le soir dormir chez eux. Nous leur avons appris le savoir-faire militaire. Au début, certains, trop fiers, refusaient de se coucher quand les obus tombaient. Ils ont vite appris.

Les B.I. majoritairement constituées de communistes ou de sympathisants communistes, étaient chaperonnées par le PC. Les anarchistes, qui voulaient avant la victoire instaurer leur mode de fonctionnement, posaient problème. Ils laissaient les communistes se fatiguer au front et attendaient la

victoire pour prendre la main (comme Lénine l'avait fait contre eux lors de la Révolution Russe). Les dissensions n'étaient pas vécues au front, nous recevions des nouvelles par les journaux ou les racontars, mais tout ça nous paraissait loin, au front nous nous battions et puis c'est tout. Après la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, j'ai été enrôlé dans la cavalerie. Les gradés m'en voulaient d'avoir été en Espagne. Pour eux, le communisme était un ennemi.

Avant et après l'Espagne, on évoluait dans un milieu plutôt sympathisant, nous n'avions donc pas de problèmes, et étions félicités et encouragés. Quand je suis parti pour l'Espagne, ma mère était triste, mais elle n'a pas cherché à me retenir ni à me faire changer d'avis. Quand j'ai été blessé, ce fut pour elle un soulagement, car j'allais revenir.

La droite était opposée à nous, et nous traitait de voyous. Les socialistes étaient non-interventionnistes.

## **II/ La Résistance**

Au début de la guerre, j'ai été mobilisé dans le 20ème DGC, un régiment de cavalerie. A cause de ma blessure d'Espagne, j'ai failli être réformé, mais quand il a su sa provenance, le médecin militaire m'a dit « C'est bon, allez-y ».

Grâce à notre colonel, notre régiment n'a pas été fait prisonnier en 1940 : sans en avoir reçu l'ordre, il a préféré battre en retraite plutôt que d'attendre sur place les troupes allemandes. C'était courageux, car il désobéissait à ses consignes. Nous étions en zone libre avant que les allemands nous rejoignent.

Après avoir été démobilisé, je suis entré dans la Résistance. A l'époque, c'était normal, c'était une suite logique du combat en Espagne : il fallait continuer à lutter contre les fascistes. J'ai été occupé notamment à faire évader des combattants en Espagne prisonniers dans les camps des Pyrénées. Ma spécialité était de fabriquer des faux-papiers pour leur permettre, à eux et à d'autres, soit de circuler sur le territoire, soit de regagner leur pays d'origine pour y continuer la lutte contre le nazisme. Il fallait chercher à trouver et réunir les sympathisants à notre combat. C'était très très dangereux, et difficile de les rechercher. Distribuer un tract pouvait s'avérer mortel.

Jusqu'aux barricades à Paris. Là, nous y avons vécu des moments agréables. Les Allemands avaient peur. Ils croyaient que nous étions bien armés, alors qu'en fait nous n'avions que des pistolets. Les chars nous canonnaient à distance et n'osaient pas s'approcher. Quand Leclerc est arrivé, ce fut un soulagement. Enfin ! C'était fini ! Et heureusement... Car nous n'aurions pas pu faire illusion beaucoup plus longtemps face aux chars allemands.

La Résistance, y'avait des gens pour, y'avait des gens contre. Y'en avaient aussi pour, mais qui ne voulaient pas s'engager, « mais c'est trop dangereux voyons ! ». A Paris, lors des barricades, alors que nous savions que c'était presque fini, des gens venaient encore nous décourager, nous dire d'arrêter, par crainte des représailles.

Dans ma vie, j'ai toujours cherché à répondre à la question « pourquoi ? ». Par exemple, un jour, nous avons reçu des tracts illisibles. Je me suis demandé pourquoi : accident ou erreur volontaire de l'imprimeur qui craignait peut être pour lui. Je n'ai pas voulu les distribuer, ce qui m'a causé des soucis. A quoi bon risquer sa vie pour des tracts illisibles ? Mais il y avait aussi des problèmes internes à la Résistance : dans ce cas par exemple, je me suis fait mal voir, on a dit de moi que je ne voulais pas distribuer de tracts parce que c'était trop dangereux. Nuance de taille par rapport à la réalité.

L'activité des faux papiers se faisaient dans un milieu très fermé, nous ne devions pas en parler en dehors de notre cercle. Les gens de l'extérieur connaissaient plus ou moins nos opinions, mais ils ne savaient pas ce que nous faisions.

Il y a eu un basculement en 44. Pour certains, l'envahissement nazi avait été la fin, ils l'acceptaient et s'en satisfaisaient. Ils ne voulaient rien faire et critiquaient la Résistance, nous traitaient de fous. Certains soi-disant « réalistes » acceptaient cette situation, collaboraient, et après la guerre, ô miracle, on avait l'impression que c'étaient les plus grands résistants.

A la Libération, certains se sont réveillés. « Avant ils n'osaient pas, maintenant ils osent ! » Ca a été

un peu dur à digérer. Le combat au sein de la Résistance fut long et dur à tenir. Mais à l'époque, nous n'avions pas d'hésitation, après l'Espagne, ce combat allait de soi.

### **III/ La déception communiste**

Le PC a beaucoup de torts. A l'époque, le PC était un parti irréprochable, ses membres étaient considérés un peu comme des saints, des martyrs. On savait que nous étions courageux, honnêtes. Maintenant ça n'est plus pareil.

En Espagne déjà, on a remarqué que « les seuls qui n'avaient pas l'esprit communiste étaient les envoyés de l'URSS ». On croyait que Staline était un génie, et on se disait qu'il était mal entouré. Malheureusement, c'était bien lui le coupable. Mais à l'époque, on croyait nos chefs. Ce sont les chefs du Parti qui ont tout cassé. Eux allaient en Russie, ils voyaient ce qui s'y passait, ils auraient du nous dire.

Après la Libération, on a continué à agir, par exemple à l'ONU qui à l'époque siégeait à Paris. J'étais mobilisé auprès de la délégation bulgare. Nous avons créé le journal Paris-Sofia, ainsi qu'une agence de presse pour développer la propagande (la Bulgarie était un pays vaincu, il fallait redonner le moral à la population).

Puis j'ai été fonctionnaire à l'ambassade de Bulgarie. Là, j'ai pu voir les choses de près. Déjà en Espagne, en voyant les envoyés de l'URSS, nous avons des doutes. Ici, en voyant arriver les nouveaux diplomates, nous avons compris. Tous étaient pistonnés, on pouvait trouver par exemple un cordonnier élevé au rang de colonel attaché militaire grâce à un mariage judicieux. Le mal s'est alors développé de façon de plus en plus dure.

A l'époque, il y avait en face de l'ambassade les bureaux d'un architecte, et de ma fenêtre je voyais les dactylos travailler. Un jour, une nouvelle est arrivée et s'est installée à la fenêtre en face de moi. Je lui fis un signe de la main, elle répondit, defil en aiguille je l'invitais et puis un beau jour arriva ce qui doit arriver, elle tomba enceinte.

Le parti, lui, voyait d'un très mauvais oeil notre union : quoi, un communiste qui fréquente une fille croyante, qui va à la messe tous les dimanches, cela ne pouvait être ! Ce fut la goutte qui fit déborder le vase, j'ai tout envoyer baladé, l'ambassade, le parti, pour l'épouser et vivre avec elle, je me suis installé artisan-imprimeur (le métier de mon père) à Paris et nous avons élevés nos 3 enfants.

Le Parti fut donc une grosse déception. Pendant la lutte, on voit ce qui ne va pas, mais on lutte, on ne s'y arrête pas. Mais après la victoire, c'est un peu amer de voir le résultat, surtout sur le plan communiste. L'URSS n'était pas ce qu'on croyait. En prenant le contrôle des pays de l'Est, elle a balayé, pour ne pas dire éliminé, la plupart des vrais résistants. Certains combattants d'Espagne, puis résistants, après avoir gagné, ce sont retrouvés en prison – quand on ne nous informait pas de leur décès par tuberculose, ou lors d'un accident.

### **IV/ Aujourd'hui**

Les jeunes aujourd'hui sont déboussolés. Avant la situation était plus claire : il y avait les fascistes et les anti-fascistes. A l'époque, entre droite et gauche, tout était bien tranché, il n'y avait aucune proximité contrairement à aujourd'hui. Et il fallait faire, agir. Beaucoup parlaient mais tous n'agissaient pas quand il fallait passer aux actes.

Pour les jeunes d'aujourd'hui, c'est plus compliqué : il y a la droite, la gauche, oui mais elles tendent à se rapprocher, et elles sont multiples. Il y a trop de tiraillements dans tous les sens. Certains déboussolés pensent qu'il faut jeter des pierres contre les flics. A notre époque, nous ne jetions pas de pierres, nous y allions à poings nus contre les matraques. Et ça forçait le respect de la population, c'était courageux. Incendier des voitures, c'est une révolte, mais moins structurée, moins... Ca n'est pas comme ça qu'on change les choses. Aujourd'hui c'est trop, ça ne mène à rien.

Mais c'est aussi la faute des anciens. Le PC notamment a des choses à se reprocher. A l'époque, le PC était un parti irréprochable, ses membres étaient considérés un peu comme des saints, des martyrs. Maintenant ça n'est plus pareil. Il manque aujourd'hui un parti qui aie une telle image. Il y a trop de petits partis à gauche. Le PC comme le reste doit accepter les concessions. C'est dommage

car il y a une gauche puissante mais dispersée. A droite, ce ne sont que des discours, du vent. Si la gauche était unie, la droite craquerait. Il faut un grand mouvement fédérateur qui redonne confiance aux gens. Si la gauche était unie, ils auraient pu proposer un grand projet commun. La droite est usée elle aussi, Sarkozy s'est trop compromis. Bayrou lui a trouvé la bonne direction. On en a marre des conflits entre partis, notamment de gauche. Les gens ne vont pas les prendre au sérieux. Il n'y a pas assez de gauche unie.

La candidature du PS, c'est pas sérieux, il y a quelqu'un qui tire les ficelles derrière Ségolène, elle est apparue comme ça. Moi qui me pose toujours la question « pourquoi ? », je me le demande ! Il y a trop de zones d'ombre dans cette histoire. Ce ne sont pas les autres chefs du PS qui l'ont poussée, ils étaient contre elle. Je me demande qui l'utilise. On pourrait avoir une mauvaise surprise. Et comme les autres sa candidature est sans espoir, c'est désespérant.

On verra probablement Le Pen apparaître comme la dernière fois, car les gens voteront peut être pour lui par dépit, mais c'est dangereux, très dangereux. Si ça arrive, ce serait dur pour moi de devoir rester à attendre sans rien faire. Si Le Pen passait, il faudrait que la gauche s'unisse pour de bon. Mais je ne suis pas pour les coups de feu, pas pour la guerre. Il vaut mieux s'opposer mais sans tuer, sans trop de violences. Mieux vaut discuter. La guerre est une régression, l'homme devient un animal, mauvais.

Le mouvement anti-CPE : j'étais déçu par les émeutes, ça n'est pas comme ça qu'il faut faire. Il faut raisonner les gens. Le 28 février 1934, les fascistes marchèrent vers la chambre des députés, probablement pour faire une tentative de coup d'Etat. Nous sommes sortis spontanément dans la rue les affronter, mais à poings nus, pas en lançant des pierres. Le mieux, de toute façon, c'est « agir ensembles ».

Le problème des banlieues... Ce qu'il faudrait pour y remédier, c'est fournir à ces jeunes une occupation, il faut qu'ils aient quelque chose à faire pour qu'on puisse les diriger. Il faut une activité. Rappelons-nous de comment Hitler a accédé au pouvoir : il a réussi à occuper des chômeurs, une jeunesse désœuvrée, et ainsi les a entraînés avec lui. Je regrette qu'il n'y ait pas des dirigeants qui prennent sérieusement les choses en main, il faut agir ! L'action manque aujourd'hui. Aujourd'hui, l'opinion publique bouge plus qu'avant. Avant, la plupart des gens attendaient sans bouger : « on verra bien ». Maintenant, on agit davantage, mais peut être pas assez dans le concret, on parle beaucoup mais on fait peu, et on s'éparpille trop.

Aujourd'hui en France, ça n'est pas la dictature, loin de là, mais c'est pas non plus ce qu'on espérait. Je ne suis pas satisfait. Je ne suis pas optimiste. J'ai peur que les choses n'aillent pas dans le bon sens. J'ai peur que les gens, désabusés, votent n'importe comment, et qu'on aie un mauvais résultat. Il faut trouver un remède à l'éparpillement des candidatures. Sarkozy est tombé du ciel et s'est imposé à droite. Mais face à l'union de la gauche, ses discours creux ne tiendraient plus. Il faut un programme commun. Et surtout il faut voter, ne pas négliger cette possibilité d'expression, surtout pas, mais je voterai sans enthousiasme.

Il faut s'engager, il faut agir. Avant, les gens engagés l'étaient d'un côté ou de l'autre, et au milieu il y avait la masse. Aujourd'hui les gens s'engagent davantage, mais dans beaucoup de directions, il est difficile de trouver son chemin.

Il faut que la gauche s'unisse pour faire un mouvement puissant. Si l'opinion publique perçoit cette union, elle sera alors mieux disposée à son égard. L'Union est capitale pour vaincre la droite.